

Alberto Giacometti

Boris Taslitzky

Il y a trente ans passés, à la revue *Commune* qui ouvrait une enquête « Où va la peinture ? » Alberto Giacometti répondit par un dessin ; un homme debout sur pavé, saluait du poing fermé l'humanité combattante, en marche vers la réalisation concrète de son aspiration millénaire de justice et de liberté.

C'était l'époque de la grande lutte antifasciste et il était hautement significatif, qu'alors, l'un des plus grands artistes de ce temps prit ouvertement le parti de la Conscience.

Ce choix qu'il rendait ainsi public était un acte que ne démentit jamais sa création d'artiste jusqu'au soir de sa vie. Son œuvre témoigne d'une attention jamais en défaut, passionnée, tout entière attachée à scruter, à interroger le regard de ses contemporains et c'est en ce sens qu'il fut un militant, non du mystère et de l'irrationnel ainsi que certains ont pu le croire, mais de ce que l'homme a de plus profond, de mieux enraciné, qui le fait si haut, son acharnement à sa saisie de sa propre pensée, à s'en rendre maître. C'est pourquoi il fut un si fort portraitiste et je crois pouvoir affirmer que dans chacune de ses figures tout est œil, regards, expressions affirmées de sa puissance de pénétration, de connaissance, de communicabilité. Un tel effort sciemment conduit au long de son existence, annule toute idée de jeux d'élégance dandy, de tour de main, de facilité. L'art de Giacometti est un héroïsme chaque jour renouvelé, chaque instant durement consenti. Il savait qu'une telle tension pouvait le conduire à l'échec, il ne sut jamais s'il avait eu le génie d'en éviter l'écueil. Sa vie fut tissée des doutes constamment exposés, définis avec une faculté d'analyse qui constitua une grande leçon de clairvoyance pour qui savait l'entendre.

Sensible, ouvert au monde, à son mouvement, aux formes qui le font ce qu'il est, Giacometti a mené son travail avec une impeccable rigueur scientifique : il fut tout le contraire d'un naïf ou d'un ingénu.

Son regard qui fut un défi constant à l'indifférence, ce mépris obscur des imbéciles, découvrait en chaque individu, du plus éclatant au plus confidentiel, ce que chaque être a d'unique et à la fois d'univer-

sel. Aussi ce synthétiste attachait-il une épuisante attention à ce que communément l'on nomme les détails qui ne sont rien autre que plans nouveaux, vivants, qui se découvrent d'autant plus difficilement qu'ils sont en apparence envahissants et que son œil, son esprit de Maître savaient restituer à leurs justes places, dans une hiérarchie implacable des valeurs morales et plastiques.

Il y a deux mois, je l'avais revu pour la dernière fois. Il m'avait téléphoné pour me dire de venir au soir tombant. Je l'ai trouvé assis dans son vieux canapé, dessinant le fouillis de l'atelier. L'ampoule électrique placée derrière lui découpait en contre-jour sa silhouette fantastique, restituant à l'ensemble de cette scène moderne le caractère miraculeux d'un Rembrandt très réel et impossible. Nous ne nous étions guère parlé depuis les temps vivants en nous, mais mythiques pour nos cadets, ceux de l'avant-guerre. Sans raison aucune, parce que la vie fait souvent mal les choses et que notre indolence y supplée peu, parce que, croyons-nous, nous avons le temps, et que heureusement nous ne songeons pas que chaque jour qui passe compte au sablier de nos courtes vies. Enfin, nous nous sommes revus, ce fut de son fait et j'en ai à présent la gorge nouée de reconnaissance.

Deux heures de conversation où rien d'essentiel, apparemment ne fut dit, un bavardage d'artistes, à bâtons rompus où, cependant, le fil conducteur seul de nous est connu, effacèrent vingt-cinq années de ces silences éloquentes, de sourires polis, de signes de main, au hasard des rencontres.

Un grand pan de nos vies vient de se dépasser pour entrer dans l'Histoire. Giacometti s'en est allé et pour les gens de mon âge rien ne peut faire, qu'arpentant les rues de Plaisance et de Montparnasse, ne se dessinent en filigranes les deux curieuses figures s'étayant l'une à l'autre de Giacometti et de l'enfant génial, Francis Gruber, ces deux amis, désormais inséparables dans le souvenir des hommes.

Boris Taslitzky

Les Lettres françaises

20 janvier 1966



Alberto Giacometti, *Tête de Diego*, 1958, plâtre rehaussé au pinceau, 20,4 x 8,5 x 11,8 cm, Fondation A. et A. Giacometti.